Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

50 | 2002

Itinéraires belges aux Amériques

Du sel de la terre au riz des étals : entre autonomie régionale et dépendance domestique dans les Andes de Chachapoyas (Pérou)

Jacques Malengreau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3405>

DOI : 10.4000/civilisations.3405

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 175-193

ISBN : 2-87263-180-1

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Jacques Malengreau, « Du sel de la terre au riz des étals : entre autonomie régionale et dépendance domestique dans les Andes de Chachapoyas (Pérou) », *Civilisations* [En ligne], 50 | 2002, mis en ligne le 01 décembre 2004, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/3405> ; DOI : 10.4000/civilisations.3405

DU SEL DE LA TERRE AU RIZ DES ÉTALS : ENTRE AUTONOMIE RÉGIONALE ET DÉPENDANCE DOMESTIQUE DANS LES ANDES DE CHACHAPOYAS (PÉROU)

JACQUES MALENGREAU

La présente communication entend faire état de la structure et de l'évolution des rapports aux biens matériels inégalement répartis dans un espace régional écologiquement varié des Andes du Nord du Pérou¹. Cet espace est modelé par l'action de différents univers villageois plus généralement orientés vers des formes de production à la fois autarciques et solidaires à certains niveaux et réciproques à d'autres. Il s'agit ici, par ailleurs, de faire état de dépendances nouvelles et d'un isolement accru qu'impliquent pour les unités domestiques de ces villages la globalisation et la recomposition sociale dans un environnement mercantilisé de l'espace régional.

La mine de sel de Yurumarca dans les Andes de Chachapoyas au nord du Pérou constitue un lieu régional chargé d'histoire autochtone et un point traditionnel parmi d'autres d'articulation de l'espace intercommunautaire dont les rapports sociaux globaux dans lesquels s'insère la région ont provoqué le déclin. Le sel gemme de Yurumarca constitue, plus sans doute que d'autres objets d'échange et d'usage de la région, un objet emblématique des relations régionales autochtones non soumis aux lois du marché et, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et même encore en grande partie jusque dans les années 1960, indépendant de pouvoirs extérieurs. C'est à ce titre qu'il en sera principalement question ici, bien que plusieurs autres éléments remplissent traditionnellement des fonctions similaires de manière sans doute moins emblématique et moins concentrée. Le sel de Yurumarca constitua en effet sur le plan régional, et cela probablement depuis l'époque préhispanique et jusqu'au développement accéléré du commerce avec les zones extérieures lié à l'ouverture de la route de pénétration en Amazonie à partir de la côte Pacifique dans les années 1960, un objet multifonctionnel de focalisation régionale, moyen de consommation humaine et animale autant que d'échange tant social que matériel, et occupant une place de choix dans l'identification autochtone au niveau régional. La mine de sel se situait au centre des rapports sociaux, d'une part redistributifs aux niveaux de la région, des communautés villageoises et

des unités domestiques, prises séparément, et d'autre part, réciproques entre unités domestiques différentes de la région.

Des documents anciens font état de l'existence de la mine et de son exploitation par les habitants de la région depuis au moins la première moitié du XVII^e siècle². Ces documents nous informent de ce que les habitants de Yurumarca sont originaires de plusieurs villages différents d'où ils auraient été envoyés à la mine de manière permanente comme *mitimaes*, c'est-à-dire comme délégués de leur entité d'origine pour le compte de laquelle ils étaient tenus de travailler, en extrayant de la mine le sel sous la forme de pierre gemme ou sous forme liquide soumis ensuite à évaporation. Certains auteurs ont particulièrement souligné le rôle de catalyseur multiethnique joué par les mines de sel, cela notamment dans les Andes équatoriennes³. Aujourd'hui encore, les ancêtres récents des habitants actuels des hameaux qui entourent la mine de Yurumarca sont en majeure partie des immigrants des provinces de Chachapoyas, Luya et Bongará, dans le même département d'Amazonas que celui où se trouve la mine. La mine elle-même est située dans le district de Chiliquín (province de Chachapoyas), à peu près au centre du massif montagneux qui sépare les rios Utcubamba et Imaza. Elle est située à six heures de marche de la piste carrossable la plus proche, à une distance qui varie pour la plupart des visiteurs entre un et plusieurs jours de marche, les caravaniers du sel de Yurumarca n'utilisant d'ailleurs que des sentiers de montagne pour le déplacement de leurs animaux de bât, chevaux ou mules. Les usagers de la mine proviennent des diverses provinces de la partie andine du département d'Amazonas, ainsi que des provinces voisines des départements de La Libertad et de Cajamarca. L'exploitation minière s'effectuait primitivement à ciel ouvert. Mais, depuis le début des années 1930, suite à un important affaissement de terrain, le minéral n'est plus accessible que, soit par extraction de blocs minéraux dans des galeries souterraines, soit plus accessoirement, par recueil de l'eau qui s'écoule des flancs de la montagne et par son ébullition dans des marmites sur des feux de bois, afin de recueillir le sel laissé dans les marmites par l'évaporation de l'eau.

L'exploitation saline a toujours gardé son orientation d'activité indépendante de subsistance et d'échange régional, par une redistribution au sein des familles qui y délèguent leur représentant pour en extraire le sel, tandis que ce dernier continua, surtout jusque dans les années 1960, à servir à un certain nombre de personnes de moyen d'échange pour l'obtention d'autres biens de subsistance dans le cadre régional autochtone. Selon divers informateurs de la région se référant aux réalités de leur jeunesse du temps de leurs parents et de celui de leurs ancêtres, et selon mes propres observations en ce qui concerne l'époque actuelle, y compris de manière sporadique jusqu'à ce jour, des représentants de familles de divers villages viennent extraire eux-mêmes le sel. Des responsables locaux qui contrôlent la mine, aujourd'hui au nom d'une société privée, auparavant au nom de la collectivité régionale, puis étatique, attribuent leur lot d'exploitation à chacun. Ces personnes aident les visiteurs à s'orienter vers les filons, à extraire et à peser le sel, et en prélèvent les droits correspondants.

A la fin du XIX^e siècle, l'État républicain, pressé semble-t-il par les exigences de ces dettes contractées à l'occasion de sa guerre perdue avec le Chili, avait pris le contrôle de la mine. Les autochtones des divers villages de la région ont continué depuis lors à l'exploiter chacun pour leur compte personnel, cela en payant un droit au représentant de l'État chargé de contrôler la production sur place. Bien que le sel de Yurumarca ait fait partie intégrante de l'alimentation humaine depuis des siècles, les autorités centrales prétextèrent en 1973 des atteintes à la santé, notamment le goitre et le crétinisme, que causerait ce sel local non iodé, pour justifier la fermeture autoritaire de la mine. L'État entendait alors étendre les débouchés du sel marin qu'il produisait lui-même sur la côte dans des conditions plus rentables. La mine de Yurumarca continua néanmoins à être exploitée de manière plus ou moins clandestine jusqu'à aujourd'hui par les usagers de différents villages de la région, et cela avec l'aide des quelques rares habitants du hameau de Yurumarca qui est situé à proximité de la mine. En 1988, la mine fut vendue par l'État à une compagnie privée de Lima, qui rétablit en toute légalité une production limitée officielle de sel et la confia au pouvoir provincial de Chachapoyas. Des responsables locaux continuent à contrôler l'exploitation et à en prélever les droits dus au pouvoir provincial et à la société propriétaire. Mais les débouchés de la mine ont aujourd'hui considérablement rétréci. Le sel gemme, prélevé par un nombre limité d'habitants de la région, est actuellement plus cher que le sel en provenance de la côte, et est réservé principalement à l'élevage des bovins avec les propriétaires desquels il est échangé dans la région par les voyageurs mineurs. Le sel en gros blocs durs tels qu'ils sont extraits à Yurumarca et déposés sur le sol des pâturages à disposition des animaux, a en effet une durée de consommation plus longue que le sel en grain de la côte.

L'usage du sel de la Côte s'étant aujourd'hui généralisé dans toute la région, même dans les lieux éloignés de la route, au niveau de la consommation humaine, mais également en partie, en matière de consommation bovine, la mine de Yurumarca a perdu la fonction intégrative qu'elle jouait dans la région jusqu'à son déclin programmé. En effet, le sel jouait un rôle de quasi-monnaie dans la province et dans les provinces voisines et servait de facteur d'articulation des échanges au niveau régional. Il remplissait par ailleurs une fonction de communication et d'entretien d'une mémoire régionale à travers les rencontres effectuées sur les lieux de la mine. Le déclin de la mine a privé par ailleurs de leurs fonctions, et par-là même de leur pouvoir, les intermédiaires des différentes communautés qui s'approvisionnaient auprès de la mine pour en redistribuer le produit autour d'eux ou pour l'échanger avec des partenaires plus éloignés socialement et géographiquement. De ce fait, la mine de sel de Yurumarca a cessé d'être un moteur de centralisation et de dynamisation sociales, économiques et culturelles régionales. Certaines productions artisanales régionales, comme la céramique et la vannerie, ont également périclité avec l'invasion des nouveaux produits de consommation, bien que leur produit, traditionnellement échangé pour du sel, n'ait jamais servi de moyen généralisé d'échange comme ce fut le cas du sel lui-même. La *chancaca* ou mélasse de canne à sucre, autre moyen d'échange traditionnel moins courant que le sel, et parfois échangé pour ce dernier, continue par contre à être

fabriquée, consommée et couramment échangée sur les marchés régionaux ; mais sa production est moins concentrée dans l'espace et donc moins contrôlable que celle du sel.

Le déclin de la mine de sel est emblématique des transformations importantes induites par la commercialisation de la production ainsi que par les nouveaux modèles de consommation qui accompagnent le développement des communications dans la région à partir des années 1960. Alors que se multiplient par ailleurs les migrations, facilitées par les nouvelles communications, la configuration spatiale et les modalités de la circulation et de l'échange interne et externe des produits connaissent une importante restructuration. L'extension géographique des échanges s'accompagne en fait paradoxalement d'un morcellement de l'espace social des relations, tandis que sont dénaturés les rapports traditionnels fondés sur la réciprocité.

L'ouverture de la route reliant la côte à Pedro Ruiz et à Chachapoyas en 1964, puis celle de la route reliant Chachapoyas à Mendoza dans la vallée du Huallabamba à l'est en 1970, mais surtout et avant tout la mise en service du tronçon de la route dite "marginale" effectuant à partir de 1977 la liaison entre Pedro Ruiz et Rioja dans la vallée du rio Mayo, reliant par là-même la côte Pacifique à l'Amazonie, ont entraîné un développement spectaculaire des échanges entre la région et le milieu extérieur et ont altéré l'ensemble du système régional de communication, et notamment celui qui reliait les communautés villageoises entre elles. Les échanges se sont en effet concentrés dans des marchés qui se sont développés sur les nouveaux axes routiers, alors que les anciennes voies pédestres et muletières qui reliaient directement entre eux les villages anciens ainsi que ces derniers avec les centres artisanaux, comme la mine de sel, se situent pratiquement dans un état d'abandon⁴.

Jusqu'alors, prédominait un système social et économique fondé, en partie sur des rapports redistributifs et solidaires au sein d'unités locales, et en partie sur des rapports de réciprocité entre partenaires sociaux agissant dans le cadre d'une organisation sociale et culturelle autonome d'un l'espace à la fois égalitaire et bipolaire. Le mythe fondateur de la mine de sel exprime la nature sociale accordée par les habitants aux rapports d'exploitation et d'échange organisés autour de celle-ci et à travers l'espace régional autochtone. La mine de sel mythique est présentée en effet comme étant le produit de la transformation d'une jeune fille en une colline de sel, dont le viol par le père engendra un double dans la même région, une mine secondaire exploitée faiblement et seulement par ses voisins immédiats. La centralité et le dédoublement de la mine représentent dans le mythe respectivement la redistribution et la réciprocité.

Les échanges effectués dans l'espace en question, dont le rayon est en moyenne d'une journée de marche à partir de la mine principale jusqu'aux résidences des unités domestiques sollicitant les services de la mine, relèvent essentiellement d'un rapport bipolaire d'échange mettant en présence chaque fois deux aires de production complémentaires. Toutes les communautés de la région n'ont en effet pas le même éventail de niches écologiques et de microclimats qui y sont associés. Il s'est donc développé au cours de leur histoire une certaine différenciation dans la nature des biens produits et dans

leur quantité. Cette situation a contraint leurs membres à s'accorder entre eux à travers les frontières communautaires pour permettre à chacun d'accéder à l'ensemble des produits agropécuaire ou artisanaux connus dans la région. Les liens qui en résultent construisent un espace régional de relations en chaîne liant deux à deux les acteurs de ces échanges. Dans le cadre de ceux-ci, des espaces intervillageois de production de la région semblent s'être constitués sur des spécialisations relatives qui caractérisent ces espaces, sans que ces spécialisations puissent s'expliquer par les seules différenciations d'environnement physique. Dans l'ensemble régional, on observe ainsi une variété de couples de microrégions complémentaires en termes de production. Cet espace composite est constitué en réalité d'une chaîne d'ensembles relativement exclusifs qui regroupent chacun entre une seule et quelques communautés. Les habitants de ces micro-espaces, pas forcément continus, acquièrent alors d'un micro-espace à l'autre leurs produits ou leurs services sous une forme réciproque, s'échangeant principalement les prestations qui les différencient d'un micro-espace à l'autre, considérés deux à deux, en fonction de la configuration écologique particulière à chacun d'entre eux. Ces différents micro-espaces n'accèdent en effet pas dans les mêmes proportions aux niches identifiées dans la région comme de *temple*, de *kichwa* et de *jalka*. Il existe cependant pour chacun d'entre eux une tendance à concentrer leurs échanges avec un ou deux micro-espaces similaires entre eux mais différents du leur, mais cela sans former avec ces derniers des relations exclusives d'échanges. Dans chaque échange, c'est une bipolarité de secteurs qui est mise en évidence, l'un dont la production est associée aux hautes terres et au climat froid, dont la *jalka* constitue le prototype, l'autre aux basses terres et au climat chaud, dont le secteur-type est dénommé *temple*, la *kichwa* formant un secteur intermédiaire pouvant se substituer selon les cas à l'un ou l'autre de ces deux pôles.

Cette complémentarité entre les espaces mentionnés est donc fondée sur un accès différencié de chacun de ces derniers aux étages écologiques distincts de la région. Ainsi, San Carlos, communauté sur laquelle se sont plus particulièrement concentrées mes recherches, au même titre que ses villages voisins, écoule des produits du *temple*, et plus particulièrement de la *chancaca* ou mélasse artisanale à base de canne à sucre et élaborée sur place dans les *trapiches* ou moulins à sucre, ainsi que des produits agricoles spécifiques du *temple*, comme des bananes et du manioc, mais également du sel avec des villages plus éloignés d'eux de la mine de Yurumarca dans la province de Luya et dans celle de Bagua. L'aire de San Carlos reçoit quant à elle du riz de Bagua et des produits de la *kichwa*, moins abondants chez elle, comme le maïs ou les haricots ainsi que certains jeunes animaux à élever des aires partenaires de Pomacochas, du moyen Imaza et de la zone de Luya, ainsi que, jusqu'à l'arrivée de la route de la côte, de la farine de blé de Luya. Les échanges avec les villages du haut Imaza, associés au secteur de *jalka*, sont limités et portent davantage sur un paiement de produits du *temple* en échange de prestations en travail effectuées par des visiteurs du haut Imaza à San Carlos sur les terres d'habitants de cette communauté, et plus rarement sur des échanges de produits du *temple* pour certains produits typiques de la *jalka*, c'est-à-dire divers tubercules d'altitude, de l'ail ou de la laine de mouton. Ces derniers biens ne

sont produits en effet qu'en quantité plus limitée, dans les hauteurs des territoires des communautés du moyen Utcubamba, et cela souvent par des personnes elles-mêmes originaires du haut Imaza, qui servent alors de partenaires à leur cooriginaires en visite.

Mais par ailleurs, les habitants de chacune des aires mentionnées en rapport avec la zone de San Carlos pratiquent certains échanges avec des aires tierces qui ne sont pas, quant à elles, en contact direct avec celle de San Carlos. C'est ainsi que les habitants du haut Imaza, vivant dans des terres froides, échangent des produits spécifiques à celles-ci, laine, ail et tubercules, bétail, mais également du sel qu'il vont chercher à Yurumarca, avec les gens de la vallée chaude du Huallabamba autour de Mendoza, d'où les gens du haut Imaza obtiennent les produits du *temple* qu'ils cherchent aussi moins souvent dans le secteur de San Carlos, et en particulier l'alcool de canne à sucre, spécialité de la région de Mendoza; beaucoup d'entre eux sont d'ailleurs allés s'établir là de manière permanente et servent également de partenaires d'échanges avec leurs concitoyens des hautes terres. Lorsque ces derniers manquent de produits de la *kichwa*, produits qu'ils cultivent en quantité relativement limitée dans les portions les moins élevées de leur territoire, les habitants du Haut Imaza échangent de leurs produits de la *jalka* et du sel de Yurumarca pour des produits de la *kichwa* de Molinopampa, Cheto et Soloco, villages situés de quelques heures à une journée de marche plus au sud.

L'espace régional qui s'articule autour de productions complémentaires prend parfois l'aspect de portions de territoire communes à des entités locales différentes et où celles-ci accèdent directement, non pas par l'échange, mais par le contrôle direct et l'exploitation par elles-mêmes de parcelles pour l'obtention de produits auxquels ces entités ne peuvent accéder sur leur noyau central d'exploitation. Compte tenu du caractère très accidenté et donc varié des territoires des communautés de la zone, cette pratique semble cependant toujours être restée subsidiaire aux autres rapports aux ressources et au territoire. Il est intéressant de noter au passage que ces espaces d'exploitation complémentaire, généralement situées dans les parties supérieures des vallées de *temple* de climat tempéré chaud, sont communs à des entités qui ne participent pas à une même entité de coopération rituelle telle qu'elle se manifeste entre des communautés voisines, résultant souvent de l'éclatement d'entités sociales plus anciennes. Cette situation semble refléter une exclusion mutuelle systématique des sphères rituelles et économiques, du don et de l'échange. La polarisation territoriale mentionnée se manifeste par le fait que des terres de vallée chaude dite de *temple* sont traditionnellement occupées conjointement dans le cadre d'exploitations agricoles ou pécuaires par des représentants de communautés qui relèvent chacune d'ensembles micro-régionaux distincts de coopération rituelle et de liens matrimoniaux. On observe ainsi que, certains habitants, plus aisés et plus influents que les autres, de villages situés dans la partie moyenne de la vallée voisine de l'Imaza où l'on ne trouve pas de terre de *temple*, possédaient des terres de cet étage écologique à San Carlos, comme d'ailleurs à Cuispes, une communauté voisine, et cela jusqu'aux réformes communales imposées par le gouvernement central au début des années 1970 et interdisant la propriété de terres situées dans des

communautés différentes. Par ailleurs, de nombreux habitants du haut Imaza venaient traditionnellement vendre leur main-d'œuvre à des membres de la population locale en échange de produits associés à ce secteur, et cela jusqu'aux développements de nouvelles voies de communication il y a quelques dizaines d'années. Certains d'entre eux s'y établirent tout en fournissant à leur tour de l'emploi contre paiement en nature à leurs parents et à leurs covillageois venus temporairement de leur village d'origine pour effectuer le même type d'opération.

La mine de sel, dont il a été question au début de ce travail, constitue un des lieux centraux d'exploitation directe multicommunautaire et régionale. Elle fait partie d'un monde minéral plus vaste reconnu par les habitants de la région. Les minerais précieux et les lieux spécifiques auxquels ils sont associés constituent en effet des points de convergence à caractère supracommunal. Les minerais, jalousement gardés par les ancêtres et enfouis dans le sol avec ces derniers, constituent pour les habitants de la région le cœur de la richesse matérielle. Ce cœur minéral est perçu comme vivant, croissant et assurant la prospérité de la région et de ses habitants. Bien que non exploités, l'or et l'argent le représentent les plus couramment, et cela plus particulièrement dans les légendes de la région. Ces métaux sont plus étroitement associés à un personnage autochtone, Pantoja, qui les aurait exploités du temps de la vice-royauté espagnole et qui aurait été immensément riche, revêtant sa maison de ces minerais et suscitant à Lima la jalousie du vice-roi lui-même. Ce dernier se serait alors fait apporter la tête du personnage, mais n'aurait jamais pu mettre la main sur ses richesses, que celui-ci aurait enfouies dans la terre pour les cacher. Le personnage de Pantoja, qui aurait été originaire de Chiliquín, district qui est aussi celui de la mine de sel, est mentionné dans les légendes de tout le massif andin situé au nord de Chachapoyas, et peut-être dans un rayon plus large. Il constitue à ce titre un point de convergence emblématique d'une région étendue. Il constitue en tous cas un symbole de résistance à l'État colonial espagnol. C'est également la raison pour laquelle, dans les relations orales locales, la localisation des mines, en réalité des cachettes, n'est jamais précisée.

Certaines aires artisanales spécialisées, notamment en matière de céramique (Huancas), de vannerie et d'ébénisterie (Pomacochas) ou de cotonnades (Luya-Lamud) constituent quant à elles encore d'autres centres d'intérêt commun à plusieurs communautés dans un rayon élargi. Mais, à la différence des productions minière et surtout agropéculaire, partagées par un grand nombre d'habitants ou par tous les habitants de la région, la production qui caractérise l'artisanat est le fait quasiment exclusif des habitants qui y résident et qui en échangent les produits dans la région, en recevant leurs partenaires d'échange ou en allant les trouver dans leur village à eux. Le fruit de cette production spécialisée sert de contrepois à la plupart des autres produits, sel, biens agropéculaires et objets d'autres spécialisations artisanales, cela dans le cadre d'un rapport de réciprocité entre les partenaires, mais néanmoins centralisé dans la localisation de la production de ces biens spécialisés. Il faut signaler également la présence de devins-guérisseurs de renom dans certains villages. Ces derniers ne se déplacent guère, mais traitent leurs patients chez eux en leur donnant l'hospitalité, moyennant paiement en

nature ou en espèce. De nombreuses personnes se déplacent pour les consulter dans un rayon étendu dont il est difficile d'établir les limites, mais qui correspond au moins à une aire comparable à celle du rayonnement de la céramique régionale de Huancas ou de la vannerie de Pomacochas, mais moins étendue que celle traditionnelle du sel de Yurumarca.

La production des biens spécialisés qui viennent d'être mentionnés de même que les échanges de biens complémentaires sont orientés vers la satisfaction des besoins immédiats, du producteur du bien ou du service et de son groupe, surtout familial, dans le cas d'une exploitation directe, des deux partenaires de l'échange dans le cas d'un échange réciproque, normalement sans intermédiaire. L'accès aux produits spécialisés passe ainsi par un système redistributif au sein du groupe qui délègue le producteur, souvent une unité domestique ou une famille ou entretient un rapport de réciprocité entre deux familles de communautés différentes. Par ailleurs, les équivalences des produits échangés dans un cadre de réciprocité sont stables et identiques quel que soit le lieu et le temps de l'échange, et même quelle que soit l'évolution des prix du marché de chacun des produits échangés. La remise d'un produit en échange d'un autre peut être direct ou différé, et cela sans le moindre intérêt ni aucune intention spéculative. Les deux partenaires de l'échange expriment généralement un rapport égalitaire dont la durée dépasse le moment de l'échange, lui-même souvent étalé, les mêmes partenaires se retrouvant régulièrement pour des échanges pratiquement identiques et exempts de toute spéculation.

Les partenaires de l'échange ont souvent établi entre eux des liens de parenté rituelle, liens qui tissent ainsi à travers la région un réseau complexe de relations sociales, chacune fondée sur une réciprocité à la fois stricte et durable. Dans le cas des échanges qui se sont poursuivis jusqu'à présent entre des habitants de la vallée de l'Alto Imaza et des personnes émigrées de ces lieux vers les communautés du versant oriental du moyen Utcabamba, ce sont les liens de parenté proche qui servent de relais, au moins au cours de la génération au sein de laquelle s'est effectuée la migration. Ces échanges maintiennent une étroite complémentarité à la fois intrafamiliale et intercommunautaire au niveau régional entre le moyen Utcubamba et l'Alto Imaza, complémentarité qui est la traduction sociale de celle qui existe entre deux zones de production. Mais en même temps, les récents immigrés en provenance de la zone dite de *jalka* restent spécialisés dans la production de celle-ci au sein même de l'aire du moyen Utcubamba, dont les territoires communautaires sont eux-mêmes organisés sur la base première d'une bipartition *jalka-temple* en fonction d'une complémentarité écologico-productive interne. Les échanges avec les parents restés au village d'origine ne vont en fait se développer que quelques années plus tard, lorsque les immigrés auront acquis leurs propres terres dans le *temple*. La bipartition culturelle de l'univers économique et environnemental, phénomène culturel bien mis en évidence ailleurs dans les Andes par K. Pærregaard, et ce tel qu'il se manifeste dans le système du troc de la haute vallée du Colca dans le Pérou méridional⁵, et qui dépasse donc un simple lieu géographique ou temporel, se reproduit ainsi à travers la migration des *jalkinos* et cela au sein même de leur population. Celle-

ci a débordé de son cadre territorial originaire, mais, d'après des informateurs locaux, elle l'a fait dans les traces d'anciens déplacements de travail entre zones de production complémentaires, et notamment vers des aires multiethniques des basses terres mentionnées dans les paragraphes précédents.

Mais, les échanges peuvent également constituer des chaînons de relations à la fois plus vastes et de nature différente. Cette seconde démarche porte davantage sur des produits présentant un caractère de rareté tout en étant d'utilisation généralisée, et qui échappent, tant à la bipolarité qu'à l'exploitation et à la redistribution au sein de groupes solidaires, familiaux en particulier. Ces produits sont en l'occurrence du sel, mais également du bétail ou certains biens d'artisanat, des objets d'origine industrielle s'insérant également dans cette catégorie. Le recours aux échanges en chaîne ainsi pratiquée par un même acteur rompt alors la réciprocité qui vient d'être soulignée en branchant la chaîne des échanges sur le système de marché. Dans les échanges de ce type, certains protagonistes ne cherchent qu'à acquérir en bout de course et à titre exceptionnel des biens de consommation ou à usage rituel, mais d'autres intervenants situés à un autre endroit de la même chaîne ou comme partenaires ne se contentent pas de la simple satisfaction de besoins immédiats, mais ont des préoccupations de mobilité sociale pour eux ou pour leurs enfants ou encore des projets individuels et familiaux de différenciation socio-économique au sein de la communauté ou à l'extérieur. Les opérations d'échange pratiqués par ces derniers ont un caractère cumulatif, voire spéculatif. La monnaie s'insère alors couramment dans la chaîne d'échanges, notamment en prenant la place de certains produits qui, comme surtout le sel, constituaient des quasi-monnaies.

Ainsi, un même acteur effectue, à des fins lucratives, plusieurs échanges successifs, rompant ainsi la logique du système traditionnel. Il transforme alors une série d'échanges qui, pris au cas par cas, ont un caractère formel de réciprocité, en une opération commerciale et spéculative. Le sel, souvent situé au départ de cette chaîne, peut permettre ainsi en fin de parcours d'obtenir une quantité supérieure de sel à celle qui avait servi à inaugurer la chaîne. Avec l'arrivée de la route dans les années 1960 et le développement de marchés à certains endroits de son parcours, le temps et la distance liés au transport d'un produit commencent en effet à être comptabilisés et se mettent à faire varier la valeur relative de ce dernier selon la distance en temps de déplacement qui le sépare d'une place centrale de marché, tandis que le prix d'un produit sur le marché est comparé avec le prix qu'un autre produit qui lui est équivalent à l'intérieur du système de troc, aurait sur le marché. Des personnes entreprennent alors de jouer sur ces variations en vendant leurs efforts, leur temps de déplacement et en spéculant sur les décalages entre les équivalences du troc et les prix sur le marché de certains produits échangés. Cette pratique est rendue possible par le retard avec lequel les petits producteurs villageois qui offrent leurs produits aux acteurs commerçants de la chaîne sont informés de l'évolution des prix sur le marché. Mais l'intensification des manipulations sur les équivalences et une meilleure circulation de l'information à la suite de l'extension du réseau routier ont définitivement mis fin en fait à la parité entre les produits. Ces derniers, lorsqu'ils sont échangés en troc aujourd'hui, le sont

sur la base des prix du marché de chacun d'eux. Mais les partenaires de ce nouveau type d'échange ne sont pas égaux. En fait, alors que pour la plupart des habitants, l'échange est supplétif et sert à acquérir un complément à la production de subsistance, qui forme l'essentiel de leur production, l'échange commerçant tend chez certains de leurs partenaires à exprimer une recherche d'accumulation à partir de l'échange ; cette dernière préoccupation est d'ailleurs devenue beaucoup plus courante dans les rapports socio-économiques. La mise en présence de deux acteurs avec chacun une stratégie différente, l'un de subsistance et l'autre d'accumulation, nourrit la spéculation, les intérêts de chacun des acteurs n'étant complémentaires qu'à court terme, satisfaction d'un besoin immédiat pour l'un, recherche de gain pour l'autre. Cela mine les valeurs prédominantes de consommation domestique non ostentatoire ou collective et rituelle des produits, et fausse les normes de réciprocité sociale souvent revendiquées par les habitants. Les échanges interdomestiques et intercommunautaires de biens et de services en troc au niveau des producteurs-consommateurs sociaux ont en grande partie cédé la place aux échanges de biens et de main-d'oeuvre directement ou indirectement régis par une économie monétaire dominée par des spécialistes de l'échange et par la spéculation.

Le sel constitue le principal produit de la région qui va servir d'élément d'articulation aux rapports de marché, et cela plus particulièrement à partir des années 1960, lors de l'ouverture de la région aux communications routières avec la côte. Au début des années 1960, l'exploitation du sel et son échange pour acquérir d'autres produits dans une chaîne d'échanges est essentiellement le fait d'acteurs spécialisés du monde paysan de la région. Le sel ne sert plus alors seulement, comme la plupart des autres produits, soit à être consommé, soit à acquérir certains produits différents pour être directement consommés par ceux qui les acquièrent. Il est également utilisé comme moyen d'échange pour obtenir ailleurs des produits de consommation à vendre dans le village de l'acteur de l'échange ou servant à acquérir ailleurs des produits servant à leur tour à entrer en possession d'autres produits. Ces derniers peuvent être à leur tour, soit des produits de consommation acquis à meilleur compte que s'ils avaient été acquis directement, soit des biens constituant une forme d'investissement socio-économique à plus long terme.

Ainsi, quelques hommes de la communauté de San Carlos qui allaient régulièrement chercher le sel à la mine de Yurumarca avant l'ouverture de la route l'emmenaient à Bagua, à six jours de marche, pour le vendre et acheter ensuite sur place du riz dans les plantations privées de la zone, et dans une moindre mesure, acheter du cacao ou encore des mules, qui constituaient à cette époque le seul moyen de transport de biens sur les chemins accidentés de la région. Le riz et le cacao étaient alors ramenés pour être revendus à San Carlos même, mais également dans d'autres villages de la région. Ceux qui se sont constitués, complémentirement à leurs activités agropécuaire, en spécialistes de l'échange en question se rendaient ainsi à Jumbilla, la capitale provinciale où ils échangeaient le riz pour du maïs, ainsi qu'à Luya ou à Lamud, où ils l'échangeaient pour du maïs et du blé. Stockable, mais à moins long terme que le sel gemme, le riz peut être écoulé petit à petit et peut dès lors servir à des manoeuvres spéculatives lorsque des variations de prix entre les produits

s'écarterent de ceux du troc et que, bien sûr, les deux sphères d'échanges se télescopent. Par ailleurs, le sel était également emmené par les caravaniers de San Carlos à Pomacochas où il servait à acquérir des jeunes bovins, aujourd'hui acquis pour de la monnaie. Ces bovins étaient et sont encore ensuite élevés par leurs acquéreurs dans les pâturages étendus auxquels leur statut de communier leur donne accès dans les hauteurs de San Carlos, souvent pour être revendus par la suite à des commerçants de passage. Le bétail constitue en effet la principale réserve de richesse pour les paysans. Facilement stockable dans les pâturages étendus, il se reproduit de lui-même. Quelques personnes connues de San Carlos ont accumulé ainsi du bétail au départ de l'exploitation et du commerce régionaux du sel. L'accumulation de bétail dans les hautes terres, dites de *jalka*, de San Carlos sur la base de ces échanges a permis aux caravaniers de racheter des terres à certains de leurs covillageois plus pauvres ou encore de donner une meilleure éducation scolaire à leurs enfants. Ils développèrent ou renforcèrent de la sorte au sein même de la communauté des différenciations économiques qui s'accompagnent de changements dans le domaine de l'éthique des rapports sociaux, et cela avec des conséquences non négligeables sur l'évolution du tissu social interne à la communauté villageoise et à la région qui englobe celle-ci.

On peut constater par ailleurs que seuls certains produits, comme la *chancaca* ou mélasse de canne à sucre, le café ou la laine, et aussi, lorsqu'il s'agit d'acquérir des biens ou des prestations plus valorisées, le bétail, ont une valeur d'échange commerciale immédiate, que ce soit pour de la monnaie ou directement pour des produits manufacturés du marché et sans passer par des échanges en chaîne, et cela parce que les produits mentionnés se sont introduits ou ont renforcé leur position dans les modèles de consommation urbains régionaux. La production de biens à valeur commerciale immédiate tend également à différencier socialement les habitants entre eux tout en les isolant des mécanismes locaux de solidarité. Les fluctuations de prix qui affectent ces produits, surtout le café, davantage que le bétail, rendent cependant les effets de ces productions plus aléatoires.

A l'ancien réseau réciproque et redistributif de communication, s'est substitué en fait un système d'échange polycentré et cumulatif, lié au monde extérieur, et dont chaque nouvelle place de marché constitue un des différents centres, lui-même dépendant de centres extérieurs de marché. Les complémentarités bizonales traditionnelles éclatent, la centralité redistributive du sel et de certains artisanats déclinent, tandis que les producteurs perdent le contrôle des anciens réseaux d'échange au bénéfice des commerçants, ces derniers formant eux-mêmes le relais d'un système d'échanges plus vaste. Les centres permanents que constituent les nouveaux marchés remplacent ainsi l'étalement spatial des échanges à travers les espaces de productions complémentaires comme ils relèguent également dans l'oubli la concentration rotative des rapports sociaux qui s'exerçaient auparavant autour de la mine de sel et autour des centres artisanaux⁶

On note parallèlement une perte d'influence des marchés beaucoup anciens qui se trouvaient exclusivement dans les villes provinciales, et en particulier Chachapoyas et Lamud, dont le rayon d'influence englobait avant le

développement du système routier l'espace de diffusion des produits aujourd'hui couvert par les nouveaux marchés de centre de formation récente, et plus particulièrement de Pedro Ruiz dans la vallée du moyen Utcubamba au croisement des routes vers Cniclayo sur la côte, vers Chachapoyas, la capitale départementale, et vers Rioja dans le piémont andin oriental, ou encore ceux du Puente de Santo Tomas ou de Pipus sur des tronçons de route plus méridionaux. Ce glissement des aires d'influence des marchés antérieurs centrées sur les anciennes capitales provinciales aux nouveaux espaces articulés autour des carrefours récents de communication reflète la nouvelle orientation géographique et sociale des structures régionales ainsi que le développement d'une nouvelle petite bourgeoisie provinciale hors des anciens centres coloniaux, aujourd'hui relégué dans une situation marginale. Cette évolution implique un déclin très net du tissu social intercommunautaire autant qu'une perte d'autonomie régionale dans les échanges économiques.

Mais les nouveaux marchés qui se sont développés ne se contentent pas de détruire ou de dénaturer les anciens réseaux d'échanges. Ils constituent également des tremplins pour des opérations nouvelles directement orientées vers l'extérieur et en rupture avec les échanges régionaux traditionnels. Les nouvelles transactions portent sur l'écoulement dans la région des produits d'origine commerciale ou industrielle et extérieure à la région, de même que sur le rassemblement des produits locaux pour le marché extérieur et l'offre de services sur ce dernier.

Des nouveaux biens de consommation achetés sur le marché viennent ainsi en substitution des produits locaux, artisanaux et agropécuaire, autrefois produits directement ou acquis en troc, et cela depuis l'ouverture des nouveaux tronçons routiers. Il en est ainsi plus particulièrement de certains aliments, comme le riz, devenu un élément de base de la consommation dans la plupart des familles, souvent en substitution aux tubercules locaux, mais également les pâtes et l'huile, qui tendent aussi à remplacer en partie des aliments traditionnels. C'est également le cas de nombreux ustensiles de cuisine métalliques ou en plastique, qui ont remplacé les objets locaux équivalents en terre cuite, en peau ou en bois, ainsi que des vêtements prêts-à-porter, chaussures et couvertures en produits synthétiques en lieu et place des produits en laine ou en coton de l'ancienne confection locale ou encore les appareils de communication électronique dont les communications sont essentiellement tournées vers les centres extérieurs. La propension à ces nouveaux modes de consommation résulte du développement dans la région de l'éducation secondaire, des communications, des nouveaux centres administratifs, sans parler des influences des émigrants, qui comptent d'ailleurs parmi leurs parents proches la quasi-totalité des habitants.

Les biens produits pour le marché sont, pour une part limitée, des biens traditionnels de subsistance ou de troc, accessoirement écoulés sur le marché. C'est le cas, et cela dans des proportions diverses selon la configuration écologique de chaque communauté locale, de tubercules divers, du maïs, des haricots, du manioc, des bananes, des petits animaux d'élevage, des œufs, des fruits et des légumes, ainsi que certains produits artisanaux, comme la mélasse de canne à sucre, ainsi que du bois de combustion comme de construction et

d'ébénisterie, et anciennement, des instruments et récipients divers de fabrication artisanale et locale. Mais il s'agit également, de manière plus sporadique ou plus espacée, mais en plus grandes quantités, de produits spécialement et majoritairement produits pour le marché par de petites entreprises se confondant avec des foyers domestiques, essentiellement le bétail, le café, certaines espèces de pommes de terre, et pour un certain nombre de personnes, des agrumes et du bois de chauffage. Il convient de noter que la vente de bois pour la construction à partir des forêts locales relèvent de la communauté dans son ensemble.

Dans le passé, les transactions commerciales avaient lieu sous une forme éparpillée et de manière sporadique, et préfiguraient les changements actuels accrus. Des marchands ambulants s'en chargeaient, constituant les intermédiaires entre les paysans et les grossistes et se déplaçant pour ce faire de village en village, et de porte à porte, tandis que les échanges plus réguliers de troc entre produits artisanaux ou vivriers étaient effectués le plus souvent entre eux par les producteurs eux-mêmes qui se déplaçaient pour l'occasion d'un village à l'autre. Des habitants de certaines communautés de l'Alto Imaza qui s'étaient eux-mêmes spécialisés dans le transport muletier de produits commerciaux entre Chachapoyas et Rioja, dans le piémont oriental de la cordillère, se virent déposséder de leur activité par les transporteurs routiers de la nouvelle route "marginale" côte-forêt qui, passant à l'écart de leurs communautés, ont relégué celles-ci dans un statut de marginalité accrue.

Aujourd'hui, qu'il s'agisse de la vente marginale de produits locaux de subsistance ou de celle plus systématique de produits commerciaux issus du monde paysan, ou bien que soient concernés des produits d'origine industrielle ou agro-industrielle vendus dans ce dernier, les opérations d'échanges s'effectuent, dans leur grande majorité, par l'intermédiaire de la monnaie sur une place de marché, et sont concentrées dans les mains de commerçants spécialisés organisés en réseaux articulés à des centres extérieurs à la région. La fixation des prix des produits vendus ou achetés, quant à elle, échappe pour sa plus grande part à la décision des petits producteurs comme des petits commerçants de la région, tous généralement dans l'incapacité de constituer des stocks qui leur permettraient d'exercer une certaine influence sur les variations de prix.

Les produits vivriers sont achetés aux paysans le plus souvent à leur arrivée au marché, sinon au marché lui-même, par des détaillants locaux qui les revendent avec une petite marge bénéficiaire sur le marché du jour aux paysans des environs, ainsi que dans leurs magasins et à des grossistes dans les jours qui suivent. Ils sont achetés également au marché même par des petits producteurs de villages voisins, voire du même village que celui où ils sont produits, et cela pour leur consommation propre. Les vendeurs paysans dépensent immédiatement le produit de la vente au détail de ces produits vivriers en achetant aux commerçants extérieurs à la région, cela pour leur consommation propre et immédiate, d'autres produits agricoles de la région, ainsi que divers produits manufacturés ou agro-industriels déjà mentionnés. Ces derniers produits remplacent au moins en partie le fruit des anciennes productions artisanales, et même alimentaires, qui constituaient jusqu'alors des

objets importants des échanges intrarégionaux et de la consommation de subsistance.

Les habitants des villages qui s'échangeaient auparavant en troc des produits spécifiques d'un village à l'autre, cela en fonction de la complémentarité de zones de production différenciée, écoulent ou acquièrent en fait aujourd'hui ces mêmes produits pour de l'argent sur des marchés. Ils ne pratiquent plus le troc que de manière tout à fait marginale dans leurs villages respectifs et en dehors des marchés. Le troc s'effectue également entre des personnes qui ne s'échangeaient pas de produit auparavant, dans la mesure où ils appartenaient à une même entité territoriale qui s'est fragmentée entre-temps en étages écologiques complémentaires dans le cadre des restructurations commerciales et administratives. Les rapports de troc de produits vivriers s'effectuent alors en remplacement de systèmes d'exploitation ou de redistribution intra-communautaires qui fonctionnaient avant la fragmentation. Les protagonistes effectuent alors leurs échanges en complément de leurs transactions à caractère commercial. La logique du troc fonctionne dans ce cas en parallèle à celle du marché, les mêmes petits producteurs agropécuaire des communautés participant alternativement aux deux systèmes d'échange avec des protagonistes différents⁷. Mais là comme ailleurs, les prix du marché tendent à s'imposer pour établir les équivalences de troc, et cela, par-delà même toute considération clientéliste. L'équivalence et le choix des partenaires perdent ainsi le caractère de stabilité qui était le leur dans le troc autochtone. Par ailleurs, si les liens clientélistes entre les partenaires font l'objet d'un plus grand choix et si la concurrence des opérations portant sur des objets spécifiques s'exerce plus facilement, les paramètres des échanges échappent davantage aux petits producteurs. Le troc actuel évolue donc selon des trajectoires non prévisibles pour ses acteurs et en dehors du cadre de réciprocité permanente qui était le sien avant. Il ne peut donc être confondu avec le troc ancien, comme semblent le faire pour d'autres régions certains auteurs qui ont tendance à ne prendre en considération que les apparences les plus traditionnelles et les plus exotiques des comportements observés dans les opérations d'échange, abstraites pour l'occasion de leur contexte sociologique et historique⁶.

Par ailleurs, afin de contourner des mécanismes de marché qui ne leur sont guère favorables, et le troc étant trop susceptible de subir l'influence spéculative du marché, les unités domestiques ont tendance, en complément du troc, à diversifier l'éventail de leur propre production par le biais de l'introduction de variétés nouvelles d'une plante, qui soient moins strictement confinées à une zone écologique déterminée. Cela diminue d'autant les échanges internes à la région en désactivant à la fois les rapports réciproques, la configuration bizonale de la production économique, et donc la cohésion sociale régionale. On note par ailleurs une tendance de certains habitants à étaler les cultures au moins partiellement commerciales dans l'espace et dans le temps, dans la mesure où les conditions naturelles de la production le permettent, et cela afin d'échapper au phénomène de contraction des prix liée à l'offre trop abondante au moment des récoltes.

A la différence des biens de subsistance, les biens produits dans le milieu villageois en ordre principal à des fins commerciales, et plus facilement écoulables depuis l'ouverture de nouveaux tronçons routiers, sont plus souvent vendus en dehors du marché hebdomadaire, et cela à des intermédiaires commerçants parfois constitués en coopératives. Ces derniers travaillent pour des grossistes qui ont leur centre d'activités dans les villes côtières et qui sont plus à même de jouer sur les prix que chacune des coopératives et surtout que chacun des commerçants pris isolément. Les petits producteurs du village et des environs produisent ces biens à destination commerciale pour être en mesure, soit de faire face à des situations sanitaires d'urgence, soit de pouvoir concrétiser des engagements en matière rituelle familiale ou communautaire, soit, dans une logique s'écarterant alors davantage du mode de vie coutumier, de pouvoir fournir une meilleure éducation à leurs enfants et investir dans les relations sociales permettant à ces derniers de bénéficier d'une mobilité sociale ou professionnelle.

La concurrence que se font aujourd'hui, tant les nombreux petits intermédiaires que les divers petits producteurs paysans sur un même lieu concentré limite les gains des uns et des autres. Cette concurrence ne laisse que des marges de manoeuvre étroites au marchandage, dans les limites des prix imposés par les plus gros intermédiaires transporteurs extérieurs qui fournissent les petits commerçants locaux et qui leur achètent le produit de leur activité. Cette situation implique une rupture des positions de quasi-monopole qui était, jusqu'à l'arrivée de la route et le développement de marchés, celle de ces petits intermédiaires locaux alors moins nombreux, parfois des citadins provinciaux ambulants, mais également des petits paysans semi-spécialisés des villages eux-mêmes. Mais ces positions dominantes sur le marché s'exerçaient dans un espace social plus réduit et au sein de réseaux de clientèle plus stable au sein desquels les transactions étaient soumises à des règles à la fois réciproques et asymétriques, et souvent même consolidées par l'établissement de liens rituels.

Des modifications dans l'environnement liées aux transformations dans les modes d'exploitation et de consommation, surtout depuis l'ouverture des nouveaux axes routiers, obligent les habitants à recourir à des services nouveaux seulement accessibles sur le marché et en dehors de l'espace régional autochtone et provincial. Ainsi, la diminution de la durée de conservation de certains produits, comme le maïs et les haricots, à la suite de l'apparition de vermines auparavant inexistantes, l'accélération dans l'expansion d'épi-démies animales frappant les diverses formes d'élevage, ainsi que l'apparition de rongeurs, maux amenés notamment d'autres régions par les transports routiers, de même que l'épuisement de certaines ressources en bois et en pâturages, et l'érosion des sols, phénomènes dus à une exploitation des ressources rendue trop intensive sous l'impulsion du marché, réduisent l'autonomie locale. Cette situation accroît la dépendance des unités domestiques à l'égard du marché, hors duquel elles ne peuvent se pourvoir des remèdes, engrais, pesticides et semences rendus indispensables tant par les produits de substitution de croissance plus aisée ou dont la niche écologique est plus extensible, que par la dégradation de l'environnement. Pour financer ces nouveaux intrants, les

paysans doivent recourir davantage à l'exploitation commerciale de nouvelles espèces, voire s'endetter auprès d'organismes divers de crédit souvent mal adaptés aux conditions de production locale. Cette situation incite de nombreux habitants à émigrer ou à encourager leurs enfants à le faire, et à dépendre également pour y parvenir de rapports tant sociaux que commerciaux avec un monde extérieur qu'ils ne contrôlent pas. Par ailleurs, le développement des moyens de communication ainsi que la destructuration du milieu social régional, joints à des phénomènes de corruption des autorités régionales et locales, facilitent les activités délictueuses dans le milieu rural. L'accroissement des vols de bétail imposa ainsi aux habitants la mise sur pied de systèmes collectifs d'autodéfense connus sous le nom de rondes paysannes. Ceux-ci n'ont pu s'organiser que de manière éphémère au niveau des entités villageoises, seules entités autochtones disposant d'une base institutionnelle suffisante, et pas à même de s'opposer efficacement aux négligences ou aux complicités de certaines autorités régionales avec les acteurs des délits.

A la fin des années 1980, un phénomène inflatoire renversa en partie et provisoirement l'évolution analysée ici. La dépréciation accélérée de la monnaie encouragea un repli relatif des entités domestiques de la région vers des productions agropéculaires plus autarciques, sans supprimer, mais ralentissant seulement, les nouvelles consommations de biens durables industriels. C'est ainsi notamment, qu'à San Carlos, les habitants se retournèrent à nouveau vers la culture du maïs et des haricots qui avaient connu un certain déclin au cours des années antérieures au profit des cultures commerciales de pomme de terre et de café, cultures, à leur tour quelque peu délaissées. L'inflation encouragea également l'investissement dans l'élevage. Le produit vivant et reproductible de celui-ci échappe en effet à l'inflation et constitue le seul réservoir d'épargne un peu sûr en période inflatoire. L'extension agricole et péculaire se fit cependant au prix d'un déboisement accéléré de terres communales situées en réserve, et renforça les droits privatifs et les pressions exercées sur les pâturages, jusque là communaux, au détriment de la cohésion communautaire. Faute de moyens techniques et financiers, l'élevage repose en effet sur l'extension des pâturages davantage que sur l'amélioration de ceux-ci ou du cheptel.

Le développement du marché dans la région n'a pas, en réalité, entraîné une explosion de la production commerciale dans les communautés qui se situent dans les rayons d'influence des places-marchés. La part de la production destinée à la vente sur l'ensemble de la production semble rester secondaire au sein de la plupart des communautés villageoises de la région et au sein de leurs familles, et certainement à San Carlos où j'ai concentré mes recherches. Les rapports de production internes aux villages ne connaissent en fait guère d'évolution significative en dehors de la disparition de certaines pratiques artisanales sous l'impact de nouveaux modes de consommation, et de l'adoption de nouvelles variétés agropéculaires en rapport avec les modifications de l'environnement et les nouvelles possibilités de marché. Néanmoins, le recours en parallèle à certaines productions plus spécifiquement commerciales, comme le café, les pommes de terre ou l'élevage, de même que les prestations en main-d'œuvre à l'extérieur pour des périodes plus ou moins longues ont connu un certain développement dans certaines familles, et cela en

réponse aux nouvelles sollicitations en matière de consommation qui résultent de l'influence des modèles externes qui accompagnent non seulement le marché, mais, nous l'avons, vu le développement des communications, de l'éducation et d'aspirations nouvelles. L'offre de main-d'œuvre vers l'extérieur semble en fait constituer un moyen plus important, tant de mobilité sociale que d'amélioration du niveau de consommation, mais très marginalement en termes d'amélioration de la productivité des activités villageoises elles-mêmes.

Les choix des habitants dans l'orientation de la production ne renvoient en fait que partiellement à des considérations coutumières. Il n'échappe pas aux considérations stratégiques liées aux modifications de l'environnement régional et national. Le maintien d'une certaine autarcie et l'extension des activités à caractère commercial, voire souvent aussi des prestations rémunérées en argent, relèvent en fait d'une même stratégie économique. Sur le plan du rapport aux ressources et à l'environnement, on observe donc simultanément une commercialisation accrue des produits et des services et le maintien des productions subsistantes traditionnelles, elles-mêmes liées à certaines formes de diversification locale de la production et à de nouvelles formes de troc. Sur le plan social, cette démarche complexe est celle d'unités domestiques dont l'isolement par rapport à un environnement social régional coutumier en déclin et la dépendance à l'égard des commerçants et des banques se sont accrus avec la globalisation des rapports sociaux et économiques. On assiste également conjointement à la mise en question d'institutions communautaires villageoises, déchirées par le clientélisme politique au niveau tant national que régional et local, mais dont de nombreux habitants sont également conscients qu'elles permettent de maintenir les unités domestiques dans des ensembles solidaires plus aptes à défendre leurs intérêts. Mais les logiques anciennes de production et d'échange sont pensées et organisées dans leur rapport avec le monde extérieur dominé par la spéculation économique, tandis que les rapports de pouvoir occupent un champ social à la fois plus étendu et sous une forme plus morcelée qu'auparavant, et cela au sein de réseaux de relations qui se nouent particulièrement dans les nouveaux centres administratifs et commerciaux qui se développent à certains carrefours routiers de la région. Ces derniers constituent le pendant du déclin des anciens rapports et réseaux de communication régionaux eux-mêmes largement fondés sur des rapports clientélistes et redistributifs imprégnés de réciprocité et d'obligations sociales complexes.

BIBLIOGRAPHIE

Archives des Pères Franciscains, Lima 1636, Registro 13, n°2 : f. 156-161.

Archivo Regional de Chachapoyas, 1636-1637, L 1653.

BROUGERE, A.-M. 1988, Organisation sociale et organisation territoriale chez les éleveurs du sud du Pérou. *Production Pastorale et Société* 14:65-77.

BUECHLER, H. 1983, Trade and Market in Bolivia before 1953 : An Ethnologist in the Garden of Ethnohistory. *Ethnohistory* 30(2):107-119.

CAILLAVET, C. 1979, Le sel d'Otavalo (Equateur). Continuités indigènes et ruptures coloniales. *Mélanges de la Casa Velasquez* 15:329-363. Paris.

CONCHA CONTRERAS, J. de D. 1975, Relación entre pastores y agricultores. *Allpanchis* 8 :67-102.

CONTRERAS, J. 1988, Les mulâtiers de Carmen Alto :l'évolution des techniques de transport dans la société péruvienne. *Techniques et Cultures* 11:41-63.

HARRIS, O. 1987, *Economía étnica*. Breve Biblioteca del Bolsillo. La Paz.

LECOQ, P. 1987, Caravanes de lamas, sel et échanges dans une communauté de Potosí, en Bolivie. *Bulletin de l'Institut Français d'Etudes Andines* 16 :3-4.

MALENGREAU, J. 1978, Autonomie et centralisme dans la société traditionnelle d'une zone rurale andine du département d'Amazonas (Pérou). *Actes du XLII^e Congrès International des Américanistes, Paris, (1976)*, vol. IV :107-123. Paris.

MALENGREAU, J. 1987, Territorios andinos, alianzas matrimoniales y circulación de productos en el norte de Chachapoyas. *Revista Andina* 5(1):93-138.

PAERREGAARD, K. 1994, Más allá del dinero :trueque y economía categorial en un distrito en el valle del Colca. *Antropológica* 11:211-251.

PLATT, T. 1987, Le calendrier économique des Indiens de Lipez en Bolivie au XIX^e siècle. *Annales* 42(3):549-576.

POMEROY, C. 1988, The Salt of Highland Ecuador : Precious Product of a Female Domain. *Ethnohistory* 35(2):131-160.

RABEY, M., R. J. MERLINO ET, D. R. GONZALES, 1986, Trueque, articulación económica y racionalidad campesina en el sur de los Andes centrales. *Revista Andina* 4(1):131-160.

NOTES

¹ Il s'agit d'une aire qui s'étend entre les vallées de l'Ucubamba et de l'Imaza au nord de Chachapoyas, et qui a fait l'objet de recherches sur le terrain par l'auteur au cours de plusieurs séjours prolongés entre 1974 et 1999 pour un total d'un peu plus de 2 ans.

² Sous-liasse datant de 1636-1637 dans L 1653, Archivo Regional de Chachapoyas et Registro 13, n°2 : f 156-161, datant de 1636, du dépôt d'archives des pères franciscains à Lima.

³ Voir en particulier, Caillavet (1979:343-349) et Pomeroy (1988:140), C. Caillavet soulignant opportunément le caractère centralisateur de la mine de sel de Salinas par la nécessité des alliances diverses pour garantir l'accès pacifique et équilibré de chacun au minerai convoité, que chacun exploite d'ailleurs directement lui-même. J. D. Concha Contreras (1975:74-75) fait également état de l'attraction exercée par la mine de sel gemme de Warwa dans le sud du Pérou pour des gens qui viennent l'extraire eux-mêmes, venus de diverses origines dans un rayon de 8 à 10 jours de marche.

⁴ Lecoq (1987:32-33) pour la Bolivie et Contreras (1988:52-56) pour le Pérou ont souligné cette rupture des anciens circuits d'échange et donc le déclin dans les rapports directs entre les habitants de communautés différentes comme conséquence du développement du réseau routier.

⁵ Paerregaard (1994:239-240), où l'auteur présente le troc entre zones complémentaires comme partie intégrante d'une vision dualiste du monde de la part des habitants, et en ce sens comme un monde autonome, sans pour autant que la vision des rapports commerciaux en soient exclus ; ces derniers sont également présentés comme formant un élément tiers intermédiaire, qui dans le cadre d'un rapport triangulaire, renforcerait le rapport complémentaire entre les moitiés du monde. Voir le rôle joué ailleurs par des sanctuaires fixes de pèlerinages à caractère régional, dont les fêtes patronales communautaires constituaient dans le cas qui nous concerne, et au niveau microrégional de quelques communautés voisines, le point de fixation rotatif non seulement dans le temps, mais également dans l'espace. Cette alternance de troc et d'opérations commerciales pratiquée par un même petit producteur paysan en fonction de la situation économique ou de la conjoncture dans laquelle s'effectue l'échange est observée dans d'autres régions andines par Brougère (1984:79) au Pérou, Harris (1987: 73) et Lecoq (1987 :32-33) en Bolivie et Rabey, Merlino et, Gonzales (1986:144-156) dans le Nord de l'Argentine.

⁶ Des auteurs, H. Buechler (1983:115-117) pour la Bolivie contemporaine, Rabey, Merlino et Gonzales (196:144-156) pour le Nord de l'Argentine actuelle, ainsi que Platt (1987:551) pour la Bolivie du XIX^e siècle, ont opportunément souligné la juxtaposition de divers types d'échanges sur les marchés, mais sans mettre en valeur les transformations dans la nature des équivalences dans des opérations qui apparaissent comme une simple prolongation du troc traditionnel.